

SEIKÔ ITÔ

Radio Imagination

roman traduit du japonais
par Patrick Honoré

ACTES SUD

CHAPITRE UN

Bonsoir.

Ou bon matin.

Ou peut-être bonjour.

Vous écoutez Radio Imagination.

Si l'entrée en matière est quelque peu imprécise, cela est dû au fait que cette émission est diffusée exclusivement dans votre imagination, à toute heure du jour ou de la nuit. Vous pouvez écouter notre émission de *golden time* aux heures argentées de la lune, vous pourrez écouter l'émission d'il y a deux nuits quand vous vous lèverez à l'aube et qu'une pellicule de neige se sera déposée sur la route, le cas échéant bien sûr, ou la rediffusion de l'émission de l'aube aux heures les plus torrides de la journée, quand ma voix fraîche et claire fait merveille, vraiment c'est comme vous voulez il n'y a aucun problème !

Mais il n'est pas facile de parler sans aucun repère temporel, alors :

Bonsoir, ici il est très précisément deux heures quarante-six du matin, l'heure où la végétation elle-même est endormie. Il fait froid, dites donc ! Il doit geler. D'ailleurs c'est bien simple, il gèle. Et moi qui reste là avec ma parka rouge sous la neige qui tombe. Merci à tous de rester à l'écoute à cette heure.

Je ne me suis pas encore présenté, pardon. Avec vous cette nuit, l'anjôleur de la conversation, votre animateur : DJ Ark. Ce qui n'était qu'un surnom banal à partir de mon nom de famille est devenu une sorte d'allusion à l'Arche de Noé et, les circonstances étant ce qu'elles sont, on peut dire qu'elle tombe pile.

Mais nous aurons l'occasion de reparler de tout ça sur Radio Imagination, une émission sponsorisée par... personne !

C'est peu de le dire puisqu'elle n'est produite par aucune station, réalisée dans aucun studio. Je n'ai pas de micro devant moi et, pour tout vous dire, je ne parle même pas. Comment se fait-il alors que vous entendiez ma voix ? Par la force de l'imagination, tout simplement ! C'est votre imagination qui fait les ondes, le micro, le studio, la tour émettrice et ma voix elle-même.

À propos, comment la trouvez-vous, ma voix ? Chaude et profonde comme le registre grave d'un saxophone baryton ? Ou perçante comme un cri d'enfant sur la plage ? Ou encore sèche comme la surface d'un papier japonais ? Lisse comme du chocolat fondu ? Des voix, il en existe de toutes sortes, vous n'avez qu'à la régler sur celle qui est la plus agréable à vos oreilles.

Un point seulement, s'il vous plaît, ma voix n'est censée ressembler à aucune autre. Bien que je ne sois qu'un débutant, tout nouveau dans le métier, j'ai ma fierté d'animateur radio tout de même, sur ce point je ne le cède en rien à personne !

Je compte donc sur vous, chers auditeurs, pour rester en ma compagnie jusqu'à la fin, si vous le voulez bien !

Radio Imagination !

Maintenant que vous connaissez le jingle tonitruant, ou gracieux, ou grave, de l'émission, je vais tout de même vous donner un petit indice : je ne suis plus tout jeune. Eh oui, hum... trente-huit ans cette année. Vous m'auriez cru plus jeune ? Ma foi, ce n'est pas du tout désagréable à se faire dire ! C'est à cause de la légère tension de ma voix, sans doute. Bah, arrivé à cet âge il faut bien trouver une façon positive de voir les choses, n'est-ce pas, la société prend assez de peine à vous le faire entrer dans le crâne !

Une chose est sûre, le trente-huitenaire qui vous parle est né et a grandi ici, dans cette bourgade du bord de mer aux longs hivers. Eh oui, là, tout près d'où je me trouve présentement, autrement dit de l'émetteur de Radio Imagination. Fils cadet d'un grossiste en riz. Ah, avec de tels détails nos auditeurs du voisinage risquent d'identifier ma famille. Leur reviendra peut-être alors à l'esprit une vieille boutique complètement démodée, un père de toute petite taille, un fils aîné grand et costaud, qui vous remercient de votre fidélité.

Pour ma part, mon seul rapport avec le négoce du riz fut de tenir la boutique les jours de funérailles dans le quartier et de regarder décharger le camion quand je jouais derrière dans l'entrepôt, qui déjà était un ancien grenier à riz, c'est à peu près tout.

Car je devais être en seconde année de collège quand j'ai commencé à nourrir une passion pour la radio, et je suis monté en graine en écoutant des émissions de musique de maniaques, à peine audibles tellement la réception était mauvaise à cette distance de leur point d'émission. Tant et si bien qu'à

mon départ pour une université de troisième catégorie à Tokyo, avec mon argent de poche je me suis acheté une guitare électrique et j'ai commencé à jouer dans un groupe vaguement anticonformiste qui se piquait d'*African beat*. Nous avons réussi à nous bâtir une petite réputation, il faut le dire. Pas au point de pouvoir passer professionnels chez un gros label tout de même, alors nous avons signé un petit agent d'arrière-zone.

À part ça, je continuais mes études à l'université, en lettres puisque sur un coup de tête j'avais choisi de faire un cursus de littérature américaine, même si je ne lisais pour ainsi dire qu'en traduction. Eh, mais à cette époque, j'ai tout de même lu à peu près tous les romans étrangers qui me tombaient sous la main ! Ce que j'aimais, c'était les histoires avec des structures narratives bien retorses. Je ne me contente pas de lire, d'ailleurs, puisque sous l'influence de mes lectures j'ai écrit toute une flopée de nouvelles que j'envoyais à des fanzines. Par exemple j'en avais écrit une intitulée "Shake". Ça racontait l'histoire d'un barman qui élevait des gerris dans un aquarium. Le point de vue variait à tout bout de champ, à un moment on avait même le point de vue d'un homme qui ne faisait que passer devant le bar. Quand j'y repense, cela ne dépassait pas le genre de choses qu'on aime bien écrire quand on est jeune. Bien sûr, pendant un moment j'ai rêvé devenir écrivain, sauf qu'assurément ce n'est pas avec cela que j'allais gagner ma vie. Il aurait fallu que je sois d'abord reconnu par un prix, obtenir une vraie offre d'un vrai éditeur pour faire de vrais débuts.

Donc j'avais un job, je jouais dans un groupe, j'écrivais, mais il n'y a pas à dire, on ne danse pas sur trois pieds.

Résultat, le patron du label chez qui nous étions avec notre groupe, un homme au visage dissimulé sous une épaisse barbe et qui m'aimait bien, M. Takase il s'appelait, eh bien M. Takase m'obligea pour ainsi dire à prendre un emploi pour de vrai, et m'engagea. C'est ainsi que je suis devenu manager, et j'ai pris en charge la carrière de plusieurs groupes *indies*, mais qui vendaient quand même un peu, les Mètres, les Mighty Flowers, Atom & Uran et autres espoirs de la musique de jeunes.

Jusqu'à ce que j'en aie ma claque. J'ai tout de même travaillé là-dedans une bonne dizaine d'années. Enfin, disons que c'était le moment de tirer un trait.

Et me voilà rentré hier au pays natal. Avec ma femme, qui a quelques années de plus que moi, dans cette ville avec rivière, montagne, la mer...

J'ai un fils aussi, en deuxième année de collège, mais je l'ai laissé. Je veux dire, de toute façon, il est aux États-Unis depuis que je l'ai envoyé en internat dans une *junior high school*. Enfin, avec les fonds avancés par mon paternel. Eh oui, je me fais encore entretenir par mon père. Mais c'est pour l'enfant, parce que je n'étais pas vraiment sûr qu'il soit bon pour lui de rester dans le système scolaire japonais. Vous me direz : en voilà des manières, pour un type qui gagne sa vie avec un métier de saltimbanque. Mais il se trouve qu'un beau jour, ma femme, arborant une brochure de promotion d'un programme d'études à l'étranger comme si elle avait reçu un don du ciel, racla tous les fonds de tiroirs et alla pleurer devant mon père... Non, bien sûr, elle avait demandé son avis à notre fils d'abord !

Il n'est pourtant pas d'une carrure très imposante celui-là, il lui arrivait plus souvent qu'à son tour de revenir avec des bleus. Même que je me disais qu'il

devait se passer des choses qu'il ne pouvait pas dire à ses parents, à l'école. Bref, pour ces raisons ou pas, sans faire ni une ni deux il a répondu : Je pars !

Alors ce déménagement, hier, était pour moi une remise en question totale. Le retour au bercail. Et puis, je compte faire quoi, maintenant ? Avec l'expérience et le petit carnet d'adresses que je me suis constitué, je pourrais bien faire quelque chose dans la musique au niveau local, sans doute, mais dans cette situation, avec la crise... Mon frère est de bonne volonté, il me dit que tout en aidant aux affaires de la famille, on pourrait monter une petite société, lui et moi, on vendrait de la terre de bruyère pour les jardins, ou pas seulement pour les jardins d'ailleurs, il paraît qu'il connaît un universitaire qui possède un savoir-faire intéressant pour la mise en valeur des terres agricoles, ça aussi ce serait pas mal qu'il dit, mon frère. Enfin bref, je suis revenu au pays sans aucun projet d'avenir, complètement déconnecté des réalités concrètes. C'est comme ça que j'ai mené ma vie jusqu'à maintenant, d'ailleurs, il faut bien l'avouer.

Et tout ça pour en arriver là.

Accroché en haut d'un cyprès du Japon, à animer une émission de radio. Qui l'eût cru ? J'ai franchement l'impression de m'être fait ensorceler par un renard-fée, c'est à n'y rien comprendre, je dois dire. Sur un cyprès ? Et accroché ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Bon, eh bien je crois qu'il est temps de passer un morceau. Notre premier morceau.

1967, les Monkees : *Day Dream Believer*.

Vous écoutez DJ Ark, qui vous présente Radio Imagination. Ah, que voilà un morceau qui semblait fait

pour notre émission ! Vous le connaissiez tous, bien sûr. La chanson d'un garçon qui rêve éveillé. Certains de nos auditeurs se sont peut-être souvenus de la version en japonais qu'en avaient donné Kiyoshiro Imawano et les Timers ? Évidemment, c'est parce qu'elle est passée que vous l'avez entendue !

Eh oui, c'est la particularité de notre émission de pouvoir diffuser plusieurs morceaux en même temps. Et pas seulement : pour ceux qui voudraient réentendre plus de chansons des Monkees, je propose leurs enregistrements complets. Quant à ceux qui ne se sentent pas vraiment d'écouter de la musique en ce moment, eh bien nous ferons silence, ou alors vous pouvez m'entendre enchaîner directement. C'est la radio modulable à la demande, très *21st century style*. Restez avec nous, exactement comme vous voulez...

Et maintenant. Vous écoutez DJ Ark, qui vous raconte ce qui lui passe par la tête, un peu comme une camionnette trop chargée qui brinquebale d'un côté de l'autre à toute vitesse, mais enfin, j'ai encore un peu envie de vous parler de ce travail que j'ai quitté.

Pas pour geindre sur mon sort, soyez sans crainte.

C'est que, voyez-vous, moi aussi je rêvais éveillé, un rêve qui scintillait comme une bille de verre et qui m'a fait m'embarquer comme un gamin dans la musique. Mais j'accompagnais mes groupes en tournée dans des *live houses* tellement minuscules qu'on se demandait si ce n'était pas dans un salon chez des gens qu'on jouait. Et les loges ! C'était à éclater de rire, vraiment, des couloirs de sous-sols d'immeuble, où les musiciens se changeaient en vitesse derrière des cartons entassés. Parfois c'était juste l'appart de six tatamis de l'un des organisateurs. Et encore, les

garçons, ça pouvait aller, se changer derrière des piles de cartons, ils n'étaient pas particulièrement du genre à avoir besoin de maquillage, c'étaient des jeunes vaguement funky, ou qui dansaient à la punk en sautillant indéfiniment sur place, ils enlevaient leur tee-shirt et ils en passaient un autre encore plus ravagé pour monter sur scène, alors un couloir, ça ne les gênait pas. Au contraire même, cela participait de la légende.

Mais les groupes de filles, ou ceux qui avaient une fille dans leur groupe, quand même... non, quoi. Prenez-le comme vous voulez, l'influx ne résiste pas longtemps à ce genre de traitement. Quand vous devez passer ensuite sur scène où vous êtes censé chanter comme une star, ça vous casse le nez, ça. C'est là où vous comprenez que vous n'êtes rien de plus que les rats qu'il vous a fallu chasser de ce couloir sordide. Dans ce sous-sol qui pue le mois, sous un néon qui a presque rendu l'âme et qui clignote comme si c'était déjà l'éclairage de scène, derrière un carton tout déglingué, déjà piétiné par des dizaines de gosses et de filles avant vous, quand nos rock-stars faisaient un rempart de leur corps, épaule contre épaule, dos tourné pour que leur chanteuse puisse se changer, à tous les coups elle laissait échapper un petit rire innocent, et ça, c'était à vous briser le cœur, vraiment...

Hum, décidément ça fait un peu geignard, peut-être ? Moi qui espérais que ça résonnerait plutôt épisode à rosir de nostalgie, écran du souvenir passé au papier de soie, teinte noir et blanc ou sépia, images au ralenti...

Car les sordides *live houses* dont je vous parlais à l'instant sont tombées les unes après les autres